

## Festival du cinéma international de Rouyn-Noranda

Martin Girard

Number 144, January 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50437ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

La revue Séquences Inc.

**ISSN**

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this review**

Girard, M. (1990). Review of [Festival du cinéma international de Rouyn-Noranda]. *Séquences*, (144), 49–50.

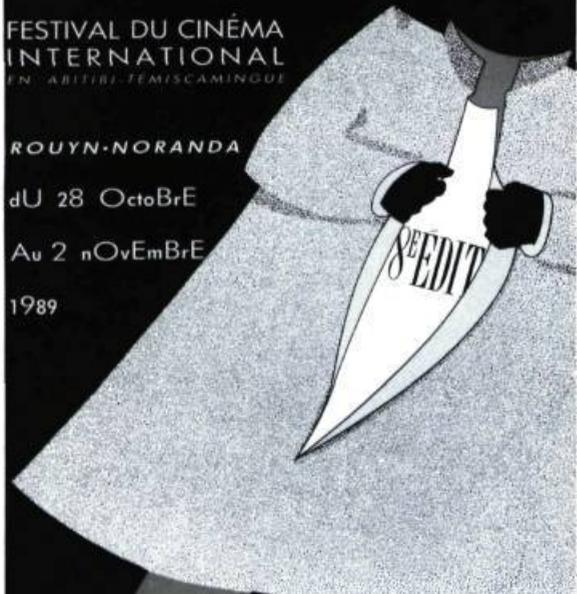
FESTIVAL DU CINÉMA  
INTERNATIONAL  
EN ABITIBI-TEMISCAMINGUE

ROUYN-NORANDA

dU 28 OctoBrE

Au 2 nOvEmBrE

1989



Le Festival du cinéma international en Abitibi-Temiscamingue a, de toute évidence, atteint sa vitesse de croisière. L'organisation est d'un professionnalisme impeccable et la participation du public, des médias, des membres de l'industrie et des institutions semble chose acquise. De ce côté-là, rien à redire. Il semble donc que ce soit du côté de la programmation que les organisateurs devront, à l'avenir, concentrer leurs efforts. Cette huitième édition proposait une excellente sélection de films d'animation, comprenant entre autres les meilleurs films présentés au plus récent festival d'Annecy. Également au programme, plusieurs courts, moyens et long métrages québécois: des documentaires, des téléfilms et quelques gros titres (dont un seul, *Laura Laur*, était présenté en première mondiale).

Mais sur 70 films; seulement dix étaient des longs métrages étrangers. Et parmi ceux-là, un seul n'avait pas encore de distributeur québécois (il s'agit de *Rouget le braconnier*). C'est donc dire la difficulté qu'ont les organisateurs à obtenir des films autrement que par le biais des distributeurs québécois. Quant à ces derniers, ils envoient à Rouyn-Noranda les films dont la sortie commerciale au Québec est prévue pour la saison automne-hiver courante. Si bien que le festival prend un peu l'allure d'un laboratoire où le distributeur peut juger si son film plaira ou non au public. *Force majeure*, *Australia*, *Cinq jours en juin*, *Manika*, *une vie plus tard*, *Le Peuple singe* et *Voyageurs sans bagages* entrent tous dans cette catégorie de présentations du type «sneak-preview». Bien sûr, même le Festival des films du monde présente de nombreux films déjà prévus pour la distribution commerciale. Mais le véritable intérêt de tout festival de cinéma consiste à découvrir des films complètement inédits et que le public ne verrait jamais autrement. Je n'oublie pas, cependant, que rien n'est acquis pour le public des régions éloignées de Montréal, et que certains films assurés d'une distribution dans la métropole ne seront pas nécessairement présentés ailleurs. Mais les organisateurs devront être vigilants, s'ils ne veulent pas que leur festival soit un simple palliatif aux carences de la distribution des films au Québec.

Cela dit, la participation du public au festival demeure généreuse et enthousiaste. Le Théâtre du cuivre, où se déroulent les projections, fait salle comble plus souvent qu'autrement et le public assiste à des «blocs de films» qui cumulent parfois jusqu'à cinq heures de projection. La bonne volonté des spectateurs s'est d'ailleurs confirmée hors de tout doute lors de la projection de *Blanche est la nuit*, alors que tous

et chacun ont patiemment regardé défilé trois fois de suite les quinze premières minutes du film, avant qu'un problème de son soit enfin réglé par le projectionniste. Ce fut un des rares moments de panique qu'ont eu à subir les organisateurs (la réalisatrice était dans la salle). Le tout était déjà oublié à la fin de la projection, grâce à l'accueil très favorable que le public a réservé au film.

La soirée d'ouverture était constituée de quatre films, dont le plus court ne durait que 60 secondes: il s'agissait, bien sûr, de la bande-annonce du festival réalisée par Jacques Leduc. On a eu droit ensuite au Grand Prix du dernier festival de films d'animation d'Annecy, une oeuvre britannique de Mark Baker, *The Hill Farm* suivi de *25 Ways to Quit Smoking* du cinéaste d'animation américain Bill Plympton. Deux oeuvres fort différentes, mais toutes deux très drôles et inventives. Le festival démarrait fort bien.

Placé sous le signe de l'insolite et de l'absurde, cette 8e édition proposait comme long métrage d'ouverture un film hollandais de suspense, *The Vanishing* de George Sluizer. Il s'agissait, en effet, d'un choix assez insolite, puisque le tiers des dialogues du film étaient en hollandais... sous-titrés en anglais! Quelques spectateurs frustrés ont donc quitté la salle. Quant aux autres, ils ont eu droit à un film inégal, dont la narration est compliquée à plaisir par une utilisation assez curieuse des retours en arrière. En fait, le scénario est un véritable jeu de patience qui dispense les informations de façon arbitraire dans le but de déconcerter le spectateur et le surprendre. Les effets narratifs obtenus par le casse-tête du scénario sont souvent ingénieux, mais paraissent également assez artificiels. Au début du film, un jeune couple en vacances roule en voiture sur l'autoroute. La jeune femme raconte un rêve qu'elle a fait récemment: elle et son amant sont emprisonnés chacun séparément, dans deux oeufs en or, puis projetés dans l'univers où ils seront désormais réunis et séparés pour toujours. Ce rêve a quelque chose de prémonitoire et deviendra presque réalité à la fin du film, mais dans des circonstances un peu moins romantiques. Ce suspense vaut la peine d'être vu, ne serait-ce que pour l'interprétation de Bernard-Pierre Donnadieu, dont le personnage est d'un cynisme et d'un sang-froid ineffables.

La majorité des autres longs métrages au programme feront l'objet d'articles séparés dans la revue, si cela n'est déjà fait. Disons simplement que *Force majeure* de Pierre Jolivet m'a semblé très

**Force majeure** de Pierre Jolivet

nettement dominer l'ensemble, notamment grâce au scénario d'une rigueur implacable, alors que les autres titres se contentaient d'être honnêtes (*Australia*, *Voyageurs sans bagages*, *Rouget le braconnier*) ou plutôt médiocres (*Cinq jours en juin*, *Manika*, *une vie plus tard*).

Le festival proposait plusieurs titres québécois en première et plusieurs autres ayant déjà connus une distribution (comme *Jésus de Montréal*, *Cruising Bar*, *Les Matins infidèles*). Parmi les premières les plus attendues, figuraient le décevant *Laura Laur* de Brigitte Sauriol et la première réalisation de Nathalie Petrowski, *Un cirque en Amérique*. Pour le premier, je renvoie le lecteur à la critique du film à la page 54. Quant au second, disons qu'il éveille l'intérêt sans vraiment le satisfaire. Produit dans le cadre de la série « l'Américanité » de l'Office national du film, le film aurait pu être l'histoire d'un succès (celui du Cirque du soleil à New York), mais la réalisatrice a cherché plutôt à nous convaincre que les artistes du Cirque sont allés vendre leur âme au géant américain. C'est en tout cas ce que laisse supposer le sous-titre du film (la rançon de la gloire). Mais quelle est cette rançon? La lassitude d'un artiste, le mariage d'un clown québécois avec une Américaine (ah! le vendu!), le prix à payer pour un logement à Manhattan...? Tout cela ne paraît guère percutant ni très significatif. En fait, le film n'a pas vraiment de trajectoire. C'est un portrait spontané qui prend un peu l'allure d'un journal personnel où la réalisatrice se contente de glaner, ici et là, des moments privilégiés du séjour new-yorkais de la troupe. C'est un document étonnamment sage et conventionnel.

Également très attendu, *Les Trois Montréal (ou promenade dans l'imaginaire d'un écrivain)* de Michel Moreau est un essai-mosaïque sur l'univers, les personnages et les lieux de l'écrivain Michel Tremblay. L'auteur a reconnu que le commentaire en voix off qui accompagne cette balade a été rendu nécessaire pour guider le spectateur et tisser des liens entre les différents passages. Ce commentaire est un peu l'aveu d'un échec, car il agit comme une béquille destinée à soutenir la trajectoire d'un film parcellaire et désordonné. On a souvent l'impression d'assister à une suite d'extraits puisés à même une série de films imaginaires adaptés de l'oeuvre de Tremblay. Le concept n'est pas sans intérêt, le film non plus d'ailleurs, mais il demeure quand même assez limité. Cela dit, on prend quand même plaisir à fréquenter tous ces merveilleux personnages, incarnés par les Rita Lafontaine, Guy Provost ou Robert Rivard (dans son dernier rôle).

*L'Abîme du rêve* de Laurette Deschamps et *Le Trou du diable* de Richard Lavoie sont deux docu-fictions honnêtes, mais dont la forme ne prétend à aucune originalité particulière. Il faut cependant signaler la qualité du jeu de Marie-Hélène Montpetit dans *L'Abîme du rêve*. Elle y interprète le rôle d'une jeune schizophrène de façon étonnamment convaincante.

*L'Humeur à l'humour* de Nicole Giguère et Michelle Pérusse est un moyen métrage qui explore l'univers féminin (et féministe) de quelques-unes des plus grandes comédiennes québécoises. Le point de départ du film est un portrait du groupe humoristique Les Folles Alliées, dont les membres s'attaquent à tous les clichés sexistes que doivent subir les femmes, avec une bonne humeur réjouissante qui prend l'allure d'un défoulement en règle. Le film est également un hommage aux comédiennes qui ont marqué la petite histoire de l'humour québécois au féminin: Juliette Pétrie et Rose Ouellette,



**Le Trou du diable** de Richard Lavoie

Denise Filiatrault et Dominique Michel, Clémence Desrochers et Louise Latraverse, etc. Les auteures utilisent intelligemment de nombreux documents d'archives (surtout télévisuels) et elles mènent leur film à un rythme d'enfer. Tout cela pour montrer, et de façon très persuasive, jusqu'à quel point l'humour est une arme redoutable (et parfois insidieuse) pour briser le carcan des stéréotypes et s'attaquer de front aux aspects les plus absurdes de la misogynie ambiante. Un régal.

*Le Rendez-vous perpétuel* de Marcel Jean, un court métrage de dix minutes, a déjà fait couler beaucoup d'encre (et de salive), et cela en partie parce qu'il s'agit du premier film d'un critique renommé, mais également à cause de son sujet pour le moins délicat (l'avortement). Pour ma part, j'avoue que ce premier film me paraît être le fruit d'un authentique tempérament de cinéaste, c'est-à-dire le résultat d'une démarche artistique où l'auteur s'est donné la peine (et le plaisir) de chercher une façon d'exprimer des émotions par le biais d'éléments purement cinématographiques (le cadrage, le mouvement, le son, le montage), et cela à partir de la seule présence d'une comédienne récitant un texte devant la caméra. Un premier essai convaincant et prometteur.

Du côté des films d'animation, le programme avait de quoi satisfaire les plus difficiles. Co Hoedeman était sur place pour présenter son dernier film en première mondiale, une oeuvre ravissante pour les enfants intitulée *La Boîte*. Également présent au festival, Martin Barry proposait son amusant *Juke Bar*, qui s'est d'ailleurs mérité un prix du public.

Enfin, signalons que le Grand Prix du public pour les longs métrages a été décerné à *Jésus de Montréal*. Comme quoi le public de Rouyn-Noranda n'a pas pris au sérieux la désormais célèbre boutade cannoise de Denys Arcand!

Martin Girard